Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 11

Artikel: Chez sa marraine de guerre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211995

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

» A Lutry on vous dit « en repassant » ! Cela provient de nos ancêtres qui allaient au marché à Lausanne, et comme c'était un peu matin les amis leur disaient « en repassant » (en revenant) mais alors ils ne voyaient personne.

» Je vous prie, Messieurs les Rédacteurs, de ne pas insérer ces explications dans le *Conteur* car cela ne ferait pas plaisir aux amis de Cully et de Lutry ; aussi je garde l'anonyme.

» Veuillez, Messieurs, recevoir mes bien cordiales salutations. »

Z.

UNE PLAIE

Il y a quelque temps, nous faisions remarquer que la guerre, qui avait déjà modifié et bouleversé tant de choses, n'avait pu avoir raison des conférenciers de tout genre. Il semble, au contraire, que l'espèce se soit encore augmentée. Jamais l'on ne vit autant de conférenciers. Et ce n'est pas à Lausanne, seulement, témoin les vers suivants, adressés par un de ses lecteurs au *Courrier de la Montagne* de Ste-Croix. Ils sont intitulés :

Rimes d'occasion.

En eûmes- nous des conférences
Dans ce court mois de février !
Des concerts, cinémas, séances
Pour enfants, patron, ouvrier !

Je n'en dresserai pas la liste :
Trente attractions pour vingt-neuf jours !
... Plaignez le pauvre journaliste
La plume en main, toujours ! toujours !

Tous les soirs, il prit son courage
Allant... pour faire un résumé.
Oh ! rester neige — et vent font rage
— Chez lui, comme il aurait aimé.

O Sainte-Croix, terre bénie
Des orateurs ! En rangs pressés
Ta foule se voit réunie.
Tous attentifs, jamais lassés.

Ancien, moderne, paix ou guerre,
Chapelle, Foyer, Temple ou Stand,
Sujet, local, n'importent guère,
Pourvu qu'on y parle un instant !

Parleurs des monts, parleurs de plaines,
O conférenciers du canton,
Pensez au familier dicton :
« N'en jetez plus, la cour est pleine ! »

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

3

JEAN DE BROGNY

(Traduit de l'allemand par J. ZINK.)

— Bien, et maintenant que Dieu t'accompagne, dit le vieux Monsieur, qui ajouta, en badinant : Je ne te fais pas cadeau des souliers, mais tu me les paieras un jour quand tu seras cardinal, entends-tu ?

— Certainement, Monsieur, certainement, répondit le jeune Allarmet, d'un ton aussi sérieux que s'il était à la veille d'atteindre cette dignité, vous pouvez pleinement vous en rapporter à moi.

Le vieux Monsieur Rouilly rit et tendit la main au jeune homme pour prendre congé de lui ; le petit Pierre en fit autant, et Jean Allarmet, le cœur joyeux, courut au couvent, non sans s'arrêter pour regarder avec vanité intérieure sa nouvelle chaussure.

Depuis lors, ni le vieux monsieur, ni son fils n'en entendirent parler. Les années s'écoulèrent, le petit Pierre devint un grand Pierre, aidant vaillamment son père dans les affaires, et lorsque le vieux marchand mourut, son fils était marié et avait à son tour des enfants pour propager dans les âges futurs la race des Rouilly. Mais le jeune Pierre n'eut pas le même bonheur que son père. Le pays souffrit de la guerre et de la cherté, les affaires allèrent mal, et à tout cela se joignit un incendie qui éclata dans la maison qu'il habitait et détruisit la plus grande partie de ses marchandises. Alors Pierre Rouilly tomba dans une extrême pauvreté. Il regarda avec inquiétude ses enfants, auxquels sa femme et lui avaient peine à fournir le strict nécessaire. Ils avaient bien toujours la petite boutique de la place de la Madeleine, mais elle était peu garnie, et souvent ils durent vendre des nippes en dessous du prix d'achat, à un autre fripier, afin de subvenir à leurs plus pressants besoins. Mme Rouilly tenait le magasin, tandis que son mari travaillait au dehors comme journalier ou comme manœuvre. Nonobstant tout cela, ses affaires allèrent toujours de mal en pis.

Cependant un soir, il rentra à la maison plus agité qu'à l'ordinaire ; il était évident qu'une pensée importante occupait son esprit.

— Femme ! dit-il à son épouse, nos affaires ne peuvent ni ne doivent plus aller ainsi. Nous vendons nos effets pièce à pièce, et dans un laps de temps plus ou moins long, il ne nous restera plus rien à vendre, et nous périrons de misère, nous et nos enfants. Tentons l'aventure. Si mon entreprise réussit, c'est bien. Si elle ne réussit pas, nous n'en irons pas plus mal qu'à présent Ce qu'il nous reste à la maison vaut bien cent florins et plus ; je vais le mettre en gage auprès d'un riche voisin, qui nous prêtera cette valeur pour une année. Muni de cette somme, je pars avec mon fils aîné pour Constance, où il y a maintenant une grande assemblée de seigneurs ecclésiastiques et laïques de quelques villes, réunis pour réformer l'empire et l'Eglise et pour élire un pape. Avec une telle assemblée, il y aura bien, sans doute, quelque chose à gagner, car il doit s'y trouver près de cent mille étrangers. Les uns vendent, les autres achètent, et l'on peut gagner beaucoup d'argent. J'ai donc résolu d'entreprendre ce voyage.

A l'ouïe de ces paroles, Mme Rouilly fut bien triste et eut cent peine à retenir ses larmes.

A cette époque, un voyage de Genève à Constance était tout autre chose que de nos jours. Il n'y avait ni postes, ni chaussées, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur, mais une mauvaise route que les voleurs rendaient peu sûre et sur laquelle les voyageurs étaient souvent dévalisés jusqu'à la chemise, ou même assassinés. C'est pourquoi Mme Rouilly fut tout affligée à l'ouïe du projet de son mari, et, en tout autre circonstance, elle eût fait tout au monde pour le retenir ; mais elle se soumit et dit :

— S'il ne peut être autrement, va, Pierre, et que Dieu t'accompagne, qu'il bénisse tes travaux. Il ne m'abandonnera non plus lorsque je serai seule ici.

Restait, il est vrai, une chose capitale, c'était que le voisin prêtât à Pierre Rouilly l'argent dont il avait besoin pour son entreprise. La chose eût lieu sans difficulté, car Pierre était connu de tout le monde comme honnête homme, malgré sa pauvreté, et, d'ailleurs, les objets remis en gage couvraient, et du reste, la somme prêtée.

Par une belle matinée de mai, Pierre Rouilly, accompagné de son aîné, qui avait une quinzaine d'années, quitta Genève pour aller à l'étranger chercher la fortune qui lui avait tourné le dos dans son propre pays.

Le propriétaire d'une barque qui se rendait à Lausanne prit gratis les deux voyageurs. Ils furent d'abord assez abattus et mélancoliques, et ne pouvaient détourner les yeux de la ville qu'ils laissaient derrière eux et où ils abandonnaient dans l'angoisse tout ce qu'ils avaient de plus cher. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Nyon, et que Genève disparut dans le lointain, nos voyageurs sentirent le cours de leurs idées changer ; ils jetèrent avec courage un coup d'œil plein de confiance sur l'avenir. Arrivés sur le soir à Ouchy, qui ne se composait alors que de quelques cabanes de pêcheurs, ils ne s'y arrêtèrent pas et montèrent à Lausanne, d'où ils partirent le lendemain, de bonne heure pour arriver encore avant le soir à Fribourg, ce qui, pour un bon marcheur, fait une course de douze lieues et plus. Le jour suivant, ils étaient à Berne. De là, ils poursuivirent leur route par Zurich, et le sixième jour, après leur départ, ils virent le soleil de l'après-midi dorer les tours d'une grande ville : c'était Constance.

(*A suivre.*)

(Tous droits réservés.)

Pensée. — Ce n'est pas de vivre en province qui vous rend provincial, — c'est d'y fréquenter les provinciaux.

Le portrait.

Un grand seigneur, mais avare, voyant
Un bon pasteur qui, d'un air suppliant,
Sur son portrait, paraissait, en silence,
Fixer la vue : — Ah ! dit son Excellence,
A mon portrait, je le vois en ce jour
Vous voulez donc aussi faire la cour,
N'est-il pas vrai ? J'en devine la cause :
En avez-vous obtenu quelque chose ?
— Non, « Monseigneur, répond, en s'inclinant,
Le vieux pasteur... Il est trop ressemblant. »

Brindilles

La vraie gloire, c'est d'être acclamé — et incompris !

* * *

Qu'est-ce que l'art de la diction ? L'art de parler comme on ne parle pas.

* * *

Il n'arrive jamais rien de neuf ni rien de pareil.

Echos de la frontière :

— Hans, has-tu engor un ssigare ?
— Non, je regrette...
— Ssa fè rien ; che fumerai un tes miens !

* * *

Au café, un lieutenant demande un cigare :

C'est tout ce que vous avez ! N'avez-vous pas des cigares pour officiers ?

Une voix de soldat, dans la salle : « Garçon, un cigare de tambour, à 2 fr. 50 ! »

Chez sa marraine de guerre. — Il est 7 heures du matin ; Madame est encore au lit.

On entend un coup de sonnette.

La bonne va ouvrir et revient précipitamment.

— Madame, c'est un soldat qui demande à vous parler.

— Oh ! c'est sans doute mon filleul, que je n'ai jamais vu. Laure, faites le entrer !

— Bonjour marraine.

— Bonjour mon ami. Comment, vous avez pu avoir un congé ?

— Avec peine, marraine (il s'assied au bout du lit).

— Mais que faites vous, mon ami ? Prenez donc une chaise.

— Oh ! marraine, le lit, ça me connait. Je suis agent de liaison des troupes de couverture.

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dès jeudi 9 mars et jours suivants ; tous les soirs à 8 h. 15, et dimanche en matinée à 2 h. 15 représentation de *Vous avez le bonjour*, revue locale et internationale à grand spectacle en 3 actes et 14 tableaux de MM. Paul Tapie et Maurice Hayward. Adaptions musicales de M. Bastide, 14 décors nouveaux de M. Laurent Vanni. 120 costumes inédits de la maison Lemarchand, de Paris et de Mme Tapie. Robes-modes de la maison Bonnard frères, à Lausanne. Danses et ballets réglés par M. Janssens, maître de ballet du Théâtre Royal d'Anvers. Les 8 Neutral's Girls, danseuses cosmopolites.

Kursaal. — Spectacles de la semaine :

La direction du Kursaal a l'excellente idée de nous redonner la très amusante opérette d'Audran, *Le Grand Mogol*. L'interprétation en est de tout point excellente ; vrai la troupe d'opérette de Bel-Air est des meilleures. On ne saurait, sans injustice, citer l'un plutôt que l'autre de ses artistes. Si, pourtant, nous voulons faire une exception pour Georges, le comique extraordinaire, des plus désopilants dans le « Grand Mogol ».

Cette pièce dont la première a eu lieu hier, avec grand succès, sera redonnée ce soir, samedi, et demain, dimanche, en matinée et soirée.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.